

CHAPITRE PREMIER

Schlaak... schlaak... schlaak... le bruit du talon qui s'enfonce, s'agrippe, s'extirpe tel une ventouse dans la terre molle. Tout aussitôt l'empreinte se brouille d'eau souillée immédiatement propulsée, sans ménagement, par un autre talon sur une jambe gainée ou un pantalon au pli désormais incertain.

Indifférence à l'égard de cette révolte sourde de la Nature ?... Qui le pourrait ?

On peut surprendre çà et là quelque geste furtif d'impatience, une accélération contrôlée du pas pour essayer d'éviter quelque éclat nouveau. En ce jour de malheur, voilà que les éléments naturels font corps avec la grisaille. Pas seulement pour contrarier ni réveiller du fond des âges quelques prédictions superstitieuses du genre :

« mariage pluvieux, mariage heureux »

« enterrement pluvieux, regrets éternels, péchés trop lourds à tirer »

Non, ce jour sombre concrétise le bruit, puis la nouvelle effroyable qui ébranla la quiétude de plus d'un, depuis bientôt quatre jours. Et sans nul doute, il mérite d'être marqué d'une manière particulière. Voilà pourquoi la voûte céleste avec la bénédiction de la matrice terrestre se mêle, parfait duo, à perturber le genre humain. Les attaques incessantes dont l'une fait l'objet : vexations continuelles perpétrées à son encontre, surdité de l'homme à ses cris intestins, aveuglement à ses blessures. Une bonne raison pour que l'autre là-haut lui four-

nisse, l'espace d'un moment choisi, matière à quelque revanche. Au moins aujourd'hui, jour de tristesse, de larmes et de réflexion de ce côté-ci du monde, la terre sera au repos. Elle ne sera point martelée, piétinée d'une manière désordonnée, grattée au plus profond de son derme à grands coups de pics, de pioches, de pénétrations violentes de machines sophistiquées qui lui feront vibrer les entrailles. De cette accalmie, elle tire profit. Elle réactive ses richesses souterraines nécessaires à son équilibre, à l'épanouissement de sa chair toujours trop meurtrie. Elle s'embellit au détriment de ses détracteurs.

La pluie dégringole sur les têtes vides de compassion à l'égard de la terre, mais combien fertiles en absurdités que certains qualifient de progrès. En attendant, complice, elle fait de son mieux pour aider à créer le malaise, la gêne, contraignant l'espèce humaine à courber l'échine. Geste solennel qui pourrait bien passer pour un *mea culpa* envers la terre ?... Méfiance !... Que nul ne songe à sourire, car la pluie pourrait fort prendre cela pour de l'ironie. Et alors, bonjour le bon prétexte à une vengeance bien plus savoureuse.

Sait-on jamais ce qu'un pied mouillé peut entraîner comme complication sournoise ? Jusqu'où cela peut-il conduire... vous ne le devinez pas ?... À la mort !... Est-elle aussi devenue chose banale ?...

Mais... juste retour des choses ! La poussière retournant à la poussière nourrirait les racines de notre planète.

* * *

Strüick... strüick... strüick..., dans la terre de l'allée fraîchement retournée, d'autres talons, d'autres semelles étouffent le dernier crissement du gravier éparpillé sur le sol détrempé. C'est un long cortège qui s'étire sur des

centaines de mètres, protégé par une immense mais sommaire bâche bigarrée, formée par des dizaines et des dizaines de parapluies s'entrechoquant. D'une allure pesante, lugubre, une multitude de jambes en rangs serrés rythment la cadence de la marche funèbre arrosée sans discontinuer d'un crachin de neige fondue, maintenue à bonne température par un vent frais, pénétrant, circulant sans retenue au travers de l'étrange procession.

Une marée humaine avance sans un mot, tête baissée, col relevé, manteau hautement boutonné.

Tous suivent, dans cette allée principale du cimetière de Munich, le cercueil du regretté William P.

* * *

Allô ! Allô !...

Béatrice, sortie du lit dès potron-minet par un téléphone carillonnant son impatience, s'apprête en institutrice soucieuse de la bienséance d'informer le malotru de la simple règle qui veut que l'on ne sorte de sa quiétude un citoyen respectable qu'à une heure décente. Elle marque toutefois un moment d'hésitation, se retient de toute note de mauvaise humeur pour s'inquiéter d'une voix endormie.

- Allô ! Allô !... ya ?

- Madame William P... ? fait une voix dans l'appareil.

D'un coup, elle est tout à fait réveillée. Cet individu là au téléphone ne peut le faire exprès ! Personne ne la nomme en ces termes depuis bien des lustres et pour cause, tout le monde est au courant de leur divorce. Alors d'un ton calme mais ferme, elle s'enquiert :

- Qui est à l'appareil ?

- La police de la route madame. Êtes-vous madame William P... ?

Elle rectifie méfiante.

- L'ex-madame P... Nous ne sommes plus mariés depuis dix-neuf cent quatre-vingt-six.

- Aah !... alors, à qui s'adresser pour une urgence concernant monsieur William P... ?

- Une urgence ? Que se passe-t-il donc ?

- Votre ex-mari, madame, a eu un accident ce matin, euh !...

- Grave ?

L'autre se racle la gorge, hésite une seconde puis lâche :

- Oui madame, malheureusement, je regrette de vous informer que...

- Il est mort ?...

- Hélas ! Nous le déplorons madame.

Elle jette un regard affolé en direction du couloir. Le seul lien qui l'unisse encore dans l'intimité de William, se trouve là-bas, de l'autre côté de la cloison, dormant du bon et doux sommeil de ses quatorze innocents printemps, sans se douter qu'un affreux drame vient de la priver désormais, du seul être qui semble vraiment tenir une place privilégiée dans ses pensées, dans son cœur d'adolescente.

- Vous dites que cela s'est passé ce matin ?

- À trois heures, madame.

Instinctivement elle lève la tête pour consulter, quelque peu inquiète, la pendule accrochée au fond du couloir. Cette dernière affiche cinq heures trente. Au bout du fil, la voix, constatant que la nouvelle a fait son che-

minement, prend de l'assurance et donne alors des détails sur l'accident. De son côté Béatrice s'enhardit :

- Était-il seul ?

- Oui madame.

- Aah !

Ce fait semble l'étonner, mais quelque part elle se sent soulagée. Au moins elle ne devrait pas fabriquer une explication à sa fille.

- Non non non, ne vous en faites pas... dit-elle à une question posée par le policier. Je vais prévenir ma belle-mère et je serai là dans une heure, une heure et demie au plus tard... Il faut aussi que j'avertisse ma fille...

Elle s'arrête une fraction de seconde, envahie encore par de sombres pensées.

- Oui oui... excusez-moi, je vais noter dit-elle, ramenée à la réalité.

Elle tâtonne fébrilement à la recherche de quoi écrire. Elle finit par trouver un crayon et s'empresse d'inscrire les renseignements dictés par son correspondant. Puis elle raccroche en se grattant nerveusement la tête, ne sachant comment agir. Elle reprend le téléphone pour composer un numéro. À l'autre bout, la sonnerie persiste, mais personne n'intervient.

- Trop long, trop long, pense-t-elle.

Elle repose l'appareil et s'engouffre dans le corridor, en direction de la chambre de sa fille. Doucement elle pousse la porte et tout de suite entend.

- Maman... que se passe-t-il ?

- Bonjour Véronika, tu es réveillée ? Je peux allumer la lumière ?

Ce qu'elle fait sans attendre la réponse.

- Bonjour maman, que t'arrive-t-il ?

- Hum ! Le téléphone... puis hésitante,... une mauvaise nouvelle...

Elle s'approche et gauchement cherche une place pour mieux faire face à sa fille, échafaudant dans sa tête une entrée en matière, afin de lui éviter un trop grand et pénible choc. Le silence se fait trop lourd et malgré elle, elle s'embrouille dans une affluence d'idées sans relation avec la circonstance.

Le regard immense de Véronika la suit dans ses mouvements quelque peu désordonnés. Elle quête l'information qui donnerait un sens à la mauvaise nouvelle annoncée.

Béatrice finit par s'asseoir là où de toute évidence c'était possible, sur le bord du lit. Elle fixe la jeune fille, si fragile avec ses cheveux en bataille sur son visage tout froissé encore de sommeil. Elle s'est recroquevillée, ramenant ses genoux à hauteur du menton comme pour se protéger d'un invisible danger.

Béatrice ne se sent pas capable de lui porter cette amère blessure, un serrement douloureux paralyse tout son être...

- Qu'y-a-t-il maman ? Qu'est-il arrivé ?

Revenue à la triste réalité, elle finit par dire :

- Papa a eu un accident... grave...

Véronika ne bronche pas. Béatrice lui prend la main, ne trouvant pas les mots, pensant tout de même que c'est là, la plus pénible mission de toute son existence, mais qui mieux qu'elle doit l'accomplir ?

- Très grave, maman ? Il est mort n'est-ce pas ?

Elle tente un geste, mais la jeune fille fait un mouvement de recul. Comme une bonne mère, elle aimerait s'approcher davantage, la prendre dans ses bras et la bercer doucement. Mais Véronika ne cherche pas de recon-

fort, elle la fixe et attend. De toutes les deux, qui veut être la plus rassurée ?

- C'est la voiture, Véronika... il conduisait très vite... il était tard... il s'est peut-être endormi.

- Il est mort ?...

Béatrice devient encore plus maladroite, mesure ses gestes pour éviter que Véronika ne s'affole. Mais cette dernière semble la regarder sans la voir. Devant ce repliement, Béatrice a quelque inquiétude.

- Elle est capable de me rendre responsable de ce nouveau désastre qui la frappe, se dit-elle.